

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1848-1849 : L'exil en Angleterre](#)[Collection](#)[1849 \(1er janvier - 18 juillet\) : De la Démocratie en France, Guizot reprend la parole](#)[Item](#)[Brompton, Mardi 9 janvier 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

Brompton, Mardi 9 janvier 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Absence](#), [Circulation épistolaire](#), [Politique \(France\)](#), [Politique internationale](#), [Portrait](#), [Posture politique](#), [Relation François-Dorothée \(Politique\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1849-01-09

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

LangueFrançais

Cote2201-2202, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 11

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

TranscriptionBrompton, Mardi 9 Janv. 1849

une heure□

Quel ennui que vous soyez loin ! J'aurais tant à vous dire, et à discuter avec vous !

Pour le public et pour moi. Il n'y a pas moyen de tout écrire. C'est trop long et trop court. J'ai passé hier une heure et demie à Richmond. Une demie heure d'abord, chez la Reine. Assise dans un grand fauteuil, les jambes étendues et enveloppées. Encore maigre, mais le teint clair et reposé ; plutôt bonne mine de convalescente près d'être guérie. Sereine et pas gaie. Elle m'a beaucoup parlé de sa santé : « Je vais beaucoup mieux. M. de Mussy m'a sauvé la vie. Je suis encore bien faible. J'ai encore mal aux entrailles. J'ai encore les jambes un peu enflées. Je me promène tous les jours quand il ne pleut pas. Même quand il gèle. Amenez-moi vos filles, avant de retourner en France. Qui sait si je les reverrai ? " Très amicale. Elle m'a demandé si je me présenterai aux prochaines élections. J'ai dit que oui si la prochaine assemblée paraissait destinée à rétablir la Monarchie ; non si elle n'était destinée qu'à servir ou à tracasser la République. Elle a fort approuvé. Le Roi, aussi, qui était là. Il a insisté : " Vous avez bien raison, de n'être pas pressé. Quand on a été ce que vous avez été, quand on a votre talent, il faut se faire désirer, beaucoup désirer. Croyez- moi ; c'est un conseil d'ami. " J'ai accepté et remercié. Nous sommes sortis de chez la Reine. Une heure de tête-à-tête, dans le salon. D'abord les affaires privées. On n'a pas encore rendu les dots et les rentes des Princesses. Pourtant il croit qu'on va les rendre. Passy est bien. Il retourne probablement à Claremont à la fois de la semaine. Les ordres sont donnés. Toute la famille y retournera avec lui. Il le croit, sans en être bien sûr. Après, si on rend à Monseigneur le Duc d'Aumale une bonne partie de ses revenus, il pourrait bien prendre une maison à Richmond, ou à Brighton, quelque part pas loin de Londres. Mad. la Duchesse d'Aumale a grande envie d'être maîtresse de maison. L'essai qu'elle en a fait à Alger lui a beaucoup plu. La Princesse de Joinville soupire pour une visite au Brésil. Rien qu'une visite. Elle n'y voudrait pas rester. Mais pas même de visite à présent. Le Prince de Joinville doit rester. Il le sent lui-même. Il peut être utile à la France à sa famille. Il est populaire. Précisément à cause de ses défauts. Grand morceau contre la manie de la popularité. Tendres regrets aux prises avec le bon sens. Je voyais venir l'allusion. Il a repris la conversation de chez la Reine. Je ferai très bien d'attendre. Il faut laisser dissiper cette impopularité amassée contre moi. Je n'ai pas voulu laisser passer. - Sire, je serai populaire quand je voudrai. J'ai été très populaire sous la Restauration. - Ah oui, quand vous faisiez de l'opposition. - Précisément sire. Je l'aurais été encore sous le gouvernement du Roi, si j'avais voulu. C'est à servir le Roi et la bonne politique que je suis devenu impopulaire. Certainement; c'est comme moi. J'ai accepté l'honneur de l'assimilation.

Il avait envie de parler d'autre chose. J'ai insisté pour bien établir que j'étais impopulaire par mon fait de mon choix, pour la bonne cause qui était sa cause à lui et à sa famille ; qu'il avait toujours dépendu et qu'il dépendait toujours de moi d'être populaire, mais que je n'en avais nulle envie, que je ne tenais qu'à une seule chose, c'est qu'on sût bien que si je ne l'étais pas, c'est parce que je ne cherchais pas à l'être et non parce que je ne pouvais pas l'être & & Il m'a fort approuvé de très bonne grâce. Je ne connais pas d'homme qui s'embarrasse moins dans une conversation de ce qu'il a pu dire dans une autre. Le moment où il parle, la personne à qui il parle, sont tout pour lui. Privilège de Roi. Mêmes dispositions, et même langage à propos de Mad la Duchesse d'Orléans. Il en a reçu une longue lettre ces jours-ci. Raisonnable, plus raisonnable que les précédentes. Il s'occupe d'y répondre. Il a reçu pour le jour de l'an une très jolie et très sensée lettre du comte de Paris. Très sensée. Il espère bien que c'est l'enfant que l'a faite lui-même. On ne peut guère la lui avoir faite. Le Duc et la Duchesse de Montpensier sont toujours fort bien à Séville. Pourtant la Duchesse s'y ennuie un peu, et aurait envie

de Madrid où la Reine sa sœur la désire toujours beaucoup. Le Duc promène sa femme de côté et d'autre pour l'amuser. Il ne se soucie pas de Madrid. Il y a trois semaines, on a cru la Duchesse grosse. C'était une erreur. Très bonnes nouvelles de Naples. Mais Lord Palmerston plus mauvais que jamais. Il prête en ce moment aux Siciliens des vaisseaux anglais, des officiers anglais, des munitions anglaises. Tout cela va partir, sous pavillon anglais pour la Méditerranée, comme un renfort de la flotte anglaise. Et une fois-là, on prendra le pavillon sicilien. J'ai trouvé que c'était bien fort. On affirme. Voilà Richmond. Paris serait plus long. Pour demain. Grande humeur de Molé de ce que je vais publier, de ce qu'on veut me lire à la prochaine assemblée. Grande intrigue pour l'empêcher. Déclaration de fraternité avec Thiers, tout en travaillant contre Thiers et la régence. C'est très long et très brouillé. Et toujours le même tempérament de haine féminine. A demain. Voici une lettre de Barante, et une correspondance de Paris dans l'Emancipation de Bruxelles. Elle a quelque valeur. Adieu. Adieu. Encore une fois, Brighton est bien loin. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Brompton, Mardi 9 janvier 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1849-01-09.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 26/01/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/2638>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Mardi 9 Janv. 1849

Heure Une heure

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Brighton

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Brompton (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 18/10/2021 Dernière modification le 18/01/2024

2201

Prompton Mardi 9 Janv. 1849
une heure

Quel ennui que vous soyez
lain! J'aurais tant à vous dire et à
discuter avec vous! pour le public et pour
moi. Il n'y a pas moyen de tout écrire.
C'est trop long et trop court.

J'ai passé trois une heure et demi à
Richmond. Une demi heure d'abord chez la
Acine. Assise dans un grand fauteuil, les
jambes étendues et enveloppées. Encore
maigre, mais le teint clair et rose; plutôt
bonne mine de conversation grise, d'être gaie,
serène et paisible. Elle m'a beaucoup parlé
de sa santé. "Je vais beaucoup mieux. M.
de Mussy m'a sauvé la vie. Je suis encore
un peu faible. J'ai encore mal aux entrailles.
J'ai encore les jambes un peu enflées. Je ne
promène tous les jours quand il ne pleut
pas. Même quand il gèle. Amenez-moi vos
filles avant de retourner en France. Lui
dit-je: je les reverrai?" Très amicale.
Elle m'a demandé si je me présenterai
aux prochaines élections. J'ai dit que oui
si la prochaine Assemblée paroissoit destinée

à rétablir la Monarchie; non si elle n'étoit
destinée qu'à servir ou à troubler la République.
Elle n'est approuvée. Le Roi aussi, qui
étoit là. Il a insisté: « Vous avez bien raison
de n'être pas pressé. Quand on a été ce que
vous avez été, quand on a votre talent, il
faut se faire désirer, beaucoup désirer. Croyez-
moi; c'est un conseil d'ami » J'ai accepté et
renoncé! Nous sommes sortis de chez la
Reine. Une heure de tête à tête dans le salon.
D'abord les affaires privées. On n'a pu encore
rendre les dots et les rentes de Princesse. Pourtant
il croit qu'on va les rendre. Passy est bien.
Il retournera probablement à Claremont à la
fin de la semaine. Les ordres sont donnés.
Toute la famille y retournera avec lui. Il
le croit, sans en être bien sûr. Après, si
on vend à M^{lle} le duc d'Aumale une bonne
partie de ses revenus, il pourroit bien prendre
une maison à Richmond, ou à Brighton,
quelque part pas loin de Londres. M^{lle}
la duchesse d'Aumale a grande envie d'être
maîtresse de maison. L'essai qu'elle en a
fait à Alges lui a beaucoup plu. La Princesse
de Birnville soupire pour une visite au
Parléil. Rien qu'une visite. Elle n'y voudroit
pas rester. Mais pas même de visite à
Prédent. Le Prince de Birnville doit rester.

Il le sent lui-même. Il peut
France, à sa famille. Il
-lement à cause de ses
contre la main de la p
regrets aux prises avec le
venir l'allusion. Il a repro
chez la Reine. Je ferai
Il faut laisser dissiper
amassé contre moi. Je
passer. - bien, je serai p
voudrai. J'ai de très peu
Restauration - Ah oui, l'
l'opposition - Prédent
été encore sous le gouvern
j'avois voulu. C'est à son
bonne politique que je
- Certainement; c'est comme
l'honneur de l'assimilati
parler d'autre chose. D'a
établir que j'étois impopul
de mon choix, pour la b
sa cause, à lui et à sa
toujours dépendu et quit
moi d'être populaire, m
nulle envie, que je ne ten
chose, c'est qu'on s'est bien
pas, c'est parce que je ne
et non parce que je ne

Si elle n'étoit
sous la République.
aussi, qui
avait bien raison
à être ce que
son talent, il
desire. Crois-
j'ai accepté et
de chez la
de dans le salon.
n'a pas encore
Princesse. Pourquoi
passy est bien.
arrivent à la
sont domes.
avec lui. Il
Après, Li
de une bonne
voit bien prendre
à Brighton,
ndre. Mais
de envie d'être
qu'elle en a
plus. La Princesse
sa visite au
elle n'y voudrait
de visite à
elle doit rester.

Il le sent lui-même. Il peut être utile à la
France, à sa famille. Il est populaire. Précis-
-ément à cause de ses défauts. Grand morceau
contre la manie de la popularité. Taudrus
regret, aux prises avec le bon sens. Le voyais
venir l'allusion. Il a repris la conversation de
chez la Reine. Je ferai très bien d'attendre.
Il faut laisser dissiper cette impopularité
amassée contre moi. Je n'ai pas voulu laisser
passer. - Dire, je serai populaire quand je
voudrai. J'ai été très populaire sous la
Restauration - Ah oui, quand vous faisiez de
l'opposition - Précisément, Dire. De Napoléon
été encore sous le gouvernement du Roi, si
j'avais voulu. C'est à servir le Roi et la
bonne politique que je suis devenu impopulaire.
- Certainement; c'est comme moi. J'ai accepté
l'honneur de l'assimilation. Il avait envie de
parler d'autre chose. J'ai insisté pour bien
établir que j'étais impopulaire par mon fait,
de mon choix, pour la bonne cause qui était
sa cause, à lui et à sa famille; qui avait
toujours dépendu et qui dépendait toujours de
moi d'être populaire, mais que je n'en avais
nulle envie, que je ne tenais qu'une seule
chose, c'est qu'on sût bien que, si je ne l'étais
pas, c'est parce que je ne cherchais pas à l'être
et non parce que je ne pouvais pas l'être.

Il m'a fort approuvé, de très bonne grace. Je ne
connois pas d'homme qui s'embarrasse moins,
dans une conversation, de ce qu'il a pu dire
dans une autre. De moment où il parle, la
personne à qui il parle, tout est pour lui.
Privilege de Roi.

Mêmes dispositions et même langage à
propos de M^{rs} la duchesse d'Orléans. Il en
a reçu une longue lettre ce jour ci. Raisonnable
plus raisonnable que les précédentes. Il
s'occupe d'y répondre. Il a reçu, pour le
jour de l'an, une très jolie et très douce
lettre du Comte de Paris. Très douce. Il espère
bien que c'est l'enfant qui l'a faite lui-même.
On ne peut guère la lui avoir faite.

Le duc et la duchesse de Montpensier
sont toujours fort bien à Séville. Pourtant
la duchesse s'y ennuye un peu, et auroit
envie de Madrid où la Reine la sous la
desire toujours beaucoup. Le duc promène
sa femme de côté et d'autre pour l'amuser.
Il ne se soucie pas de Madrid. Il y a
trois semaines, on a vu la duchesse grosse.
C'était une erreur.

Très bonne nouvelle de Naples. Mais lord
Palmerston plus mauvais que jamais. Il prête
en ce moment aux Siliens les vaisseaux

Anglais, de officiers Anglais, de munitions Anglais.
 Sans cela va partir, son pavillon Anglais,
 pour la Méditerranée, comme un corsaire de
 la flotte Anglaise. Et une fois là, on prendra
 le pavillon Sicilien. J'ai trouvé que c'était
 très fort. On affirme.

Voilà Richmond. Paris suit plus long.
 Pour demain. Grande humeur de Mole' de ce
 que je vais publier, de ce qu'on veut mettre à
 la prochaine assemblée. Grande intrigue
 pour l'empêcher. Déclaration de fraternité
 avec Thiers, tous en travailleur contre Thiers
 et la Régence. C'est très long et très brouille.
 Et toujours le même tempérament de haine
 féminine. à demain. Voici une lettre
 de Barante, et une correspondance de Paris
 sur l'Emancipation de Bruxelles. Elle a
 quelque valeur. Adieu. Adieu. Encore une
 fois, Brighton est bien loin. Adieu